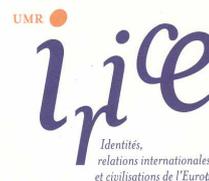


Compte rendu scientifique du voyage d'études à Berlin

8 au 11 juin 2009

« Traces urbaines des conflits »

Voyage d'études organisé avec le soutien de



Compte rendu collectif réalisé par l'ensemble des participants au voyage

Le 8 juin après midi

De l'Île aux Musées à la porte de Brandebourg par l'avenue Unter den Linden

De l'hôtel, nous rejoignons la Spree puis longeons l'île aux Musées en direction de la grande artère « Unter den Linden ». Nous passons devant le **Dom** construit entre 1894 et 1905 à la demande de Guillaume II. De l'autre côté de l'avenue, **le Château**, dont les premières pierres avaient été posées au XV^e siècle, a disparu. Endommagé pendant la dernière guerre, les autorités de la RDA décidèrent de le détruire dans les années 1950 et de bâtir à sa place un « **Palais de la République** ». Ce palais, emblème du régime de la RDA, a été rasé au cours des deux dernières années. Les murs extérieurs du château des Hohenzollern doivent être reconstruits (le Bundestag l'a accepté) pour abriter un espace culturel... Mais actuellement, en juin 2009, l'espace est vide, aplani et en attente au bord de la Spree.

À proximité du palais impérial se trouvaient celui du prince héritier et celui des princesses qui ont été reconstruits en 1963-1964 et 1968-1969. Peu après, en

poursuivant vers « Unter den Linden », à la suite du Musée de l'histoire allemande (ancien arsenal), se dresse, en retrait de l'avenue, *die Neue Wache*, un pavillon néo-classique construit par Schinkel de 1816 à 1818 pour la garde du château. Elle s'y abrita jusqu'en 1918.



Die Neue Wache

Après cette date, ce bâtiment fut dévolu à la commémoration des morts : en 1931, il devint un monument à la mémoire des soldats tombés au cours de la Première Guerre mondiale ; le III^e Reich y honora les « héros » morts pour le régime ; puis la RDA restaura ce monument et le consacra à la commémoration « de toutes les victimes du fascisme et du militarisme » (des soldats défilèrent devant au pas de l'oie). Après 1989, une flamme rappelait la commémoration des victimes des « tyrannies », mais les panneaux à l'entrée en précisent les catégories. Aujourd'hui, la copie d'une sculpture de Käthe Kollwitz (1867-1945) y a été installée à la demande de Helmut Kohl en 1993. Käthe Kollwitz, proche des milieux révolutionnaires et pacifistes des années 1920, avait perdu un fils au combat dès octobre 1914 et sa vie représente comme une synthèse de l'histoire que l'on souhaite mettre à l'honneur à la fin du XX^e siècle. L'œuvre choisie – « la mère et son fils mort » – fait penser à une Pietà installée au cœur d'un vide impressionnant. Des panneaux précisent les objectifs : se souvenir de la guerre et de la tyrannie.

Située en face de l'université Humboldt, sur l'avenue Unter den Linden qui mène à la porte de Brandebourg, la Bebelplatz ne prend son nom qu'en 1947 en hommage au chef du parti social démocrate allemand August Bebel (1840-1913). Cette place, symbole de la puissance politique de Friedrich II et du rayonnement artistique et scientifique de la Prusse dès le XVIII^e siècle, a vu s'ériger en 1995 un mémorial caché : la Bibliothèque vide – *die Versunkene Bibliothek* –, qui rappelle l'autodafé du 10 mai 1933. Ce jour-là, 20 000 ouvrages interdits par le régime nazi

furent brûlés, dont ceux de Bertolt Brecht, de Thomas Mann, d'Anna Seghers ou de Sigmund Freud. Conçue par Micha Ullmann, la bibliothèque vide est une salle souterraine, difficile à repérer en journée, composée d'étagères blanches, vides de livres.



Die Versunkene Bibliothek

Le choix d'une salle souterraine souligne l'idée d'un sol chargé d'histoire, sorte de réservoir du passé, et la plaque vitrée qui recouvre le trou par lequel on peut voir les étagères est l'espace qui crée le lien avec le passé. Les étagères vides rendent compte par l'absence de l'éradication des livres, et

par là même de la pensée de leurs auteurs. L'idée du vide traduit aussi une présence que les Nazis n'ont pas réussi à faire disparaître. Une plaque commémorative, scellée au sol, rappelle également l'avertissement du poète Heinrich Heine en 1820 : « [...] On commence par brûler les livres, on finit aussi par brûler les hommes » (« Das war ein Vorspiel nur dort, wo man Bücher verbrennt, verbrennt man am Ende auch Menschen »). La bibliothèque souterraine est la cicatrice de cet acte jugé irréparable. Le caractère inaccessible du mémorial, espace clos et hermétique, vu au travers d'un carré vitré, contribue à la sacralité de l'endroit et fait de ce mémorial un lieu discret comme s'il incarnait un événement dont on ne peut être fier. Comme d'autres lieux de mémoire à Berlin, et notamment celui de Christian Boltanski : « La maison manquante » de la Grosshamburger Strasse qui évoque un immeuble détruit par les bombardements de février 1945, la bibliothèque est aussi un mémorial consacré à l'absence.

En continuant notre cheminement sur Unter den Linden nous parvenons, après avoir longé l'ancienne ambassade d'URSS (maintenant de la fédération de Russie), à la *Pariser Platz*, la place de Paris, ainsi nommée pour humilier les Français après l'occupation de Paris par les Prussiens en 1815. Autour de la place s'élèvent des bâtiments qui existaient avant 1945, mais qui ont alors été partiellement ou en totalité

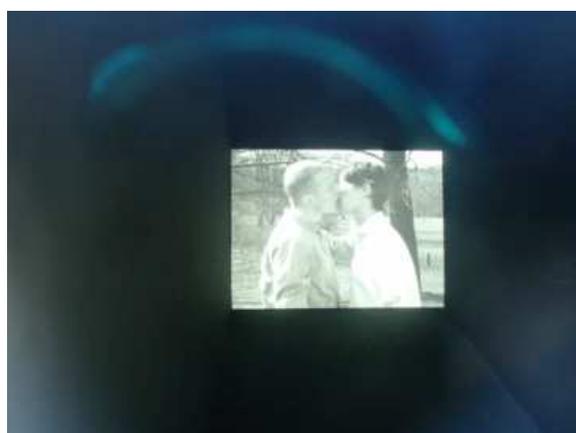
détruits ; certains ont été reconstruits quasiment à l'identique, comme l'**hôtel Adlon**, d'autres, comme l'**ambassade de France**, sont des constructions totalement nouvelles. Mais c'est la **Porte de Brandebourg** qui domine, tant par ses dimensions que par les moments historiques qu'elle rappelle. Construite entre 1789 et 1791, elle fut inspirée en ce temps du néoclassicisme par les Propylées du Parthénon ; elle était surmontée par un quadrigue que Napoléon emporta en 1806 à Paris, mais le quadrigue fit la route inverse en 1815 et retrouva sa place au sommet de la Porte de Brandebourg. La Porte fut un symbole de la Prusse puis un lieu symbolique : Hitler y reçut Mussolini en 1937, la Wehrmacht y défila en 1939 après sa victoire sur la Pologne, puis en 1940 après la défaite de la France. La déesse Victoire fut d'abord ornée d'une croix de fer qui fut remplacée par une croix gammée sous le III^e Reich. Après 1945, la Porte est un symbole de la Guerre froide et de la division de la nation allemande, puisqu'elle marque l'une des limites entre Berlin-Est et Berlin-Ouest. Plus encore, elle devient emblématique de la Réunification quand elle est prise d'assaut par la population en novembre 1989. De nos jours, la statue a retrouvé sa place sur le quadrigue ! Quand on passe sous l'une des arches, on se trouve sur la **place du 18 mars 1848** qui rappelle le mouvement des peuples et des nationalités qui mettait en avant une « révolution démocratique ».



Le Mémorial aux Juifs assassinés d'Europe

Le *Denkmal für die ermordeten Juden Europas*, ou Mémorial aux Juifs assassinés d'Europe, est un vaste espace de 20 000 m² en plein cœur de Berlin, entre la porte de Brandebourg et la Potsdamer Platz, à la mémoire des Juifs exterminés par les nazis durant la Seconde Guerre mondiale. L'idée de ce mémorial, lancée dès 1988 conjointement par l'historien Eberhard Jäckel et par la journaliste Lea Rosh, s'inscrit dans le contexte de la « politique du souvenir » (*Erinnerungspolitik*) et de la

« culture de la commémoration » (*Gedenkkultur*) encouragées par le discours du 8 mai 1985 du président de la RFA Richard von Weizsäcker. Le projet a suscité dès le départ de nombreux débats tant sur le sens à donner à une telle construction, alors que les camps constituent déjà des espaces appropriés de mémoire, que sur son emplacement et sur la nécessité d'éviter comme l'a alors expliqué l'écrivain Martin Walser « de bétonner le centre de la capitale avec un cauchemar ». En 1992, le gouvernement allemand propose un vaste terrain en bordure du Tiergarten, là où s'élevaient jusque 1945 les bâtiments de la chancellerie et en sous-sol le bunker de Joseph Goebbels. De nouvelles polémiques ont ensuite surgi lors de la définition du projet quant à la destination de ce mémorial : quelles victimes faut-il commémorer ? Toutes les victimes du nazisme (Juifs, homosexuels, Sinti et Roms, opposants au régime d'Hitler et handicapés) ou exclusivement les victimes juives ? Les députés du Bundestag ont en définitive opté pour la solution d'un grand mémorial dédié aux victimes juives et de mémoriaux plus modestes pour les autres catégories de victimes. Le projet retenu de l'architecte américain Peter Eisenmann comprend 2 711 stèles de béton de hauteurs différentes, plantées dans le sol et réparties sur 2 hectares. Ce labyrinthe de stèles doit rendre compte du caractère incommensurable, unique dans l'histoire de l'humanité, de la destruction des Juifs d'Europe. Plus tard, un centre de documentation en sous-sol est ajouté au projet, pour permettre aux visiteurs et aux scolaires de connaître l'histoire de l'extermination des Juifs d'Europe. L'ensemble est finalement inauguré le 10 mai 2005, année du 60^e anniversaire de la capitulation allemande.



Le **mémorial aux homosexuels persécutés** se trouve à l'orée de Tiergarten. Il consiste en une stèle unique, réplique agrandie de celle du mémorial des Juifs, à l'intérieur de laquelle une vidéo montre un couple d'hommes s'embrassant. Le **mémorial aux Tsiganes** est en voie d'achèvement, mais n'a pas encore été

inauguré. Quant à celui aux victimes de l'opération T4 (programme de liquidation des handicapés) – un véhicule coupé en deux –, il avait, au moment de notre visite, disparu...

Les traces du quartier du pouvoir nazi

Nous passons en premier lieu devant l'ancien *bunker* d'Hitler (Voßstraße) dont il ne reste rien. Les autorités ont été soucieuses qu'il ne se développe pas sur ce lieu d'activités néonazies. Aussi, des immeubles ont été construits récemment sur ce terrain pour le « banaliser ». Seul un panneau explicatif fait référence à cet ancien emplacement. C'est dans ce bunker, construit en 1935, qu'Hitler s'est suicidé avec Eva Braun le 30 avril 1945. Les corps ont été brûlés dans le jardin de l'ancienne chancellerie. C'est là aussi que le couple Goebbels a mis fin à ses jours après avoir tué ses six enfants.

Nous atteignons ensuite l'emplacement du bâtiment qui fut l'ancienne chancellerie (Wilhelmstraße, *Alte Reichskanzlei*) de 1878 à 1939. Hitler l'occupa de 1934 à 1939, avant de s'installer dans le bâtiment monumental construit par l'architecte Albert Speer (en un an seulement) pour devenir la nouvelle chancellerie (*Neue Reichskanzlei*). Pour que rien ne subsiste du régime national-socialiste, les Soviétiques ont donné l'ordre de détruire les bâtiments de la Voßstraße. Les blocs de granit et les marbres de la nouvelle chancellerie ont été réutilisés par l'occupant, notamment pour la construction des deux mémoriaux aux soldats soviétiques morts lors de la bataille de Berlin.



Nous arrivons sur le site de la Topographie de la terreur (*Topographie des Terrors*) qui a abrité de 1933 à 1945, dans un espace restreint, les institutions centrales de

l'appareil national-socialiste de persécution et de terreur :

- centrale de la police secrète (*Zentrale der Gestapo*) ;
- siège de l'office central de sécurité du Reich (*Reichssicherheitshauptamt*) ;
- siège de la direction de la SS (*Dienstszitz Reichsführer der Schutzstaffel*) ;
- service de la sécurité de la SS (*SD, Sicherheitsdienst der Schutzstaffel*).

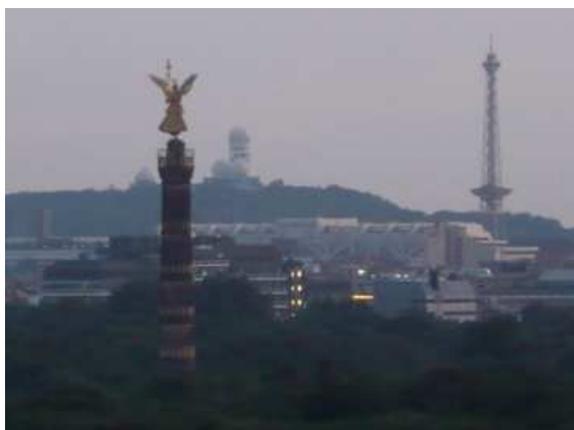
Dans cet endroit furent planifiés et gérés le massacre des Juifs d'Europe, la persécution systématique et l'assassinat d'autres groupes de population et des opposants au régime nazi (en Allemagne comme dans les pays occupés). S'y trouvait aussi la prison de la Gestapo : d'anciennes cellules ont été excavées. Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, tous ces bâtiments furent détruits et les débris déblayés jusqu'en 1956. À partir de 1961, cet emplacement se trouva bordé par le Mur qui séparait les deux Allemagne. En 1987, à l'occasion de la célébration du 750^e anniversaire de la ville de Berlin, ce terrain devient le lieu d'une présentation documentaire sous le nom de Topographie de la terreur. Une exposition permanente intitulée « Gestapo, SS et Office central de sécurité du Reich sur le "Terrain Prinz Albrecht" » est présentée depuis 1997. L'endroit est en travaux actuellement : en effet, un centre de documentation doit y être construit : le projet de l'architecte Ursula Wilms et de l'architecte-paysagiste Heinz W. Hallmann a remporté le concours. Ce lieu de mémoire est géré par une fondation financée par la République fédérale et par le Land.

Nous poursuivons notre chemin qui nous mène dans la Wilhelmstraße, devant l'ancien ministère de l'Air du temps du régime nazi (*Reichsluftfahrtministerium*), seul bâtiment vestige du III^e Reich resté intact (presque épargné par les bombardements). Cet immense bâtiment a été construit en 1936 pour Göring par Ernst Sagebiel (qui fut aussi l'architecte de l'aéroport de Tempelhof) et comporte 2 000 salles. Ce bâtiment a été réutilisé par les autorités de la RDA à partir d'octobre 1949 avec notamment l'élection du premier président de la RDA, Wilhelm Pieck, et divers ministères y ont pris place jusqu'en 1989. Aujourd'hui, c'est ici le ministère des Finances de la RFA.



Les traces de Berlin divisé

Sur le mur de ce ministère (*Haus der Ministerien* du temps de la RDA), se trouve une fresque en carreaux de porcelaine de Meißen, réalisée en 1952, qui recouvre une précédente fresque à la gloire du Reich. La **fresque de 1952** célèbre la grandeur du peuple de la République démocratique allemande et la joie de travailler à la construction d'une nouvelle Allemagne socialiste. Devant ce ministère, nous découvrons une installation photographique qui rappelle la mémoire de la manifestation des ouvriers en RDA le 17 juin 1953. La révolte du 17 juin 1953 (*der Volksaufstand des 17. Juni 1953*) concerne des ouvriers, en premier lieu ceux qui construisent l'hôpital Friedrichshain qui se mettent en grève le 15 juin, rejoints par ceux en charge de la construction de la Stalin-Allee (désormais connue sous le nom de Karl-Marx-Allee, la plus longue de Berlin). Ils se révoltent contre les conditions de vie et surtout contre l'augmentation de 10 % des cadences de travail et des normes de production voulue par l'État est-allemand. À partir de la mort de Staline, les autorités soviétiques s'interrogent et envisagent de revenir sur l'augmentation des cadences de travail. Mais les autorités de la RDA persistent dans le durcissement des mesures d'installation du socialisme. C'est alors que la grève générale éclate le 17 juin. Il s'agit de la première protestation d'ampleur dans la sphère d'influence soviétique. Les manifestants, environ 25 000 personnes, se regroupent le matin devant la maison des ministères (*Haus der Ministerien*). Une manifestation de 60 000 personnes s'ébranle de Potsdamer Platz. Les chars soviétiques se regroupent. Le



drapeau rouge est descendu de la Porte de Brandebourg et brûlé. Des coups de feu sont tirés dès le début d'après-midi sur l'Alexanderplatz. En fin de journée, Ulbricht qualifie la manifestation de tentative de putsch fasciste et la révolte est réprimée dans le sang (au moins 50 morts).

Dans les semaines qui suivirent eurent lieu des centaines d'arrestations et de condamnations. Il s'agissait de démontrer au peuple est-allemand que le pouvoir était prêt à contraindre l'opposition par tous les

moyens. Dès août 1953, le Bundestag et le gouvernement ouest-allemands décidèrent que le 17 juin serait célébré comme la journée de l'unité allemande (*Tag der deutschen Einheit*). Aujourd'hui, une stèle d'information à l'angle des Wilhelmstraße et de Leipzigerstraße rappelle cet événement et l'avenue qui mène de la Porte de Brandebourg (*Brandenburgertor*) à la Colonne de la Victoire (*Siegessäule*) porte le nom de Straße des 17. Juni.

Nous continuons notre chemin, toujours à pied, et arrivons face au *Checkpoint Charlie* (Friedrichstraße). Ce poste frontière a été démantelé le 22 juin 1990 après la chute du Mur, mais il a été reconstruit et placé au centre de la Friedrichstraße. À l'ancien véritable emplacement du poste se trouvent deux grands portraits du photographe berlinois Frank Thiel : un soldat russe tourné vers l'Ouest et un soldat américain tourné vers l'Est. On trouve aussi à cet endroit un musée du Mur (*Mauermuseum*).



La frontière entre la RFA et la RDA, États créés en 1949, est fermée en 1952. Berlin est dès lors le seul point de passage entre les deux pays. Ulbricht souhaite dès lors isoler aussi Berlin. En effet, sitôt après le blocus de Berlin, l'exode de l'Est vers l'Ouest est permanent : de 1949 à 1961 environ 2,7 millions de personnes passent en RFA, avec jamais moins de 100 000 personnes par an. Les autorités de la RDA pensent à la construction d'un mur de séparation et des préparatifs sont en cours dans ce sens dès l'été 1960. Mais les Soviétiques sont réticents et ne donnent leur accord qu'à l'été 1961. La construction du mur de Berlin débute dans la nuit du 12 au 13 août 1961 : il s'agit tout d'abord d'un mur provisoire, la construction devant prendre du temps, avec des soldats soviétiques en arrière-garde. Cet événement suscite une grande émotion. Mais une ambiguïté subsiste chez les Alliés sur le fait de garantir à la population l'accès à tout Berlin ou à Berlin-Ouest seulement. Willy Brandt, maire de Berlin, envoie tout de suite une lettre à Kennedy pour lui demander d'intervenir, mais celui-ci ne fait qu'une réponse symbolique. Les

Alliés ne réagissent pas, sauf sur la Friedrichstraße, où les chars soviétiques d'un côté et américains de l'autre se font face. La construction du mur se poursuit donc et l'Allemagne, Berlin en particulier, se sent abandonnée des Alliés. Les tentatives de fuite de l'Est vers l'Ouest ne cesseront pas jusqu'à la chute du mur en 1989. Le 17 août 1962 meurt dans le no man's land, en essayant de passer à l'Ouest, un jeune apprenti de 18 ans, Peter Fechter. Touché par balles par les gardes est-allemands, il agonise sous les yeux des soldats des deux côtés du mur. Aujourd'hui encore, la question du comptage et de la définition des victimes du mur est problématique.

La mémorialisation du mur de Berlin prit, pendant la Guerre froide, trois aspects :

- international, avec Checkpoint Charlie ;
- privé, avec un monument à Peter Fechter ;
- national, avec la Porte de Brandebourg.



Le 9 juin

En traversant Berlin, nous avons pu apercevoir un immense bâtiment de béton qui a servi d'**abri anti-aérien** au cours de la Seconde Guerre mondiale (Reinhardtstraße). Après cela, nous nous sommes dirigés vers la colonne de la Victoire (*Siegessäule*), construite à la fin du XIX^e siècle et célébrant les victoires remportées par la Prusse sur le Danemark, l'Autriche et la France. Ce monument se situe dans l'axe de l'Avenue du 17 juin, ainsi nommée en hommage au soulèvement populaire de Berlin Est en 1953. Dans le prolongement de cette avenue, on a pu aussi découvrir la Technische Universität sur la Ernst Reuter Platz.

Nous sommes arrivés au pont de Glienicke – *Glienicker Brücke* – qui représentait la frontière entre l'Est et l'Ouest. Au milieu de ce pont s'opéraient entre les deux Allemagnes (Est/Ouest) et les deux blocs (USA/URSS) les échanges d'espions qui s'étaient fait capturer par la puissance antagoniste. À cet effet, un des échanges les plus célèbres demeure celui des vingt-cinq agents de la CIA contre quatre agents du KGB en 1985, filmé par la chaîne de télévision publique allemande ARD. La frontière entre les deux côtés est représentée par des pointillés au milieu du pont qui ne se voient cependant plus d'une façon très nette. L'année 1986 fut celle du dernier échange d'espions entre les deux blocs.



Nous allons ensuite à Potsdam, là où les dirigeants du temps de la Seconde Guerre mondiale se sont rencontrés et ont pris des décisions qui déterminèrent la vie de tant de peuples.

Le *Militär-geschichtliches Forschungsamt (MGFA) de Potsdam*

Le matin du 9 juin, nous sommes reçus au MGFA, Centre de recherche d'histoire militaire dépendant du ministère de la Défense. Nous sommes accueillis par Jörg Echternkamp, historien allemand, francophone, qui coopère depuis plusieurs années avec l'IRICE (séminaires « Sociétés allemandes d'après-guerre », organisé en coopération entre l'IRICE, le MGFA et l'Institut historique allemand de Paris), qui nous présente l'Institut, son histoire, son organisation et son fonctionnement.

L'Institut se trouve dans une ancienne tuilerie qui a été transformée en manoir et vendue au fils de Frédéric II. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il servit de logement à des unités de la Wehrmacht et du Volkssturm ; en avril 1945, le ministère de l'Intérieur soviétique - NKVD - y interrogea et déporta des Allemands. En 1953, c'est la caserne de la police nationale, précurseur de l'armée est-allemande. De 1958 à 1990, l'Institut d'histoire militaire de la RDA y travaille. En 1990, avec la « Réunification », le lieu est pris en charge par la Bundeswehr, qui y installe le MGFA. Le MGFA (ouest-allemand) existait depuis 1956-1957.



La première tâche, c'est l'histoire « croisée » de la Seconde Guerre mondiale, car les Allemands de l'Est avaient déjà commencé à l'écrire : une série de 10 volumes de 800 pages était prévue, le premier volume était paru en 1979, le dernier en 2008 ; étant donné l'étalement

des parutions, les volumes ont reflété l'évolution de l'historiographie tant militaire que générale. En 1996, une chaire d'histoire militaire est créée à l'université de Potsdam, c'est le reflet d'un changement dans les conceptions historiques. En 2005, l'institut accentue sa coopération internationale puis, depuis 2007 le MGFA participe à des filières avec l'Université. Le MGFA, qui est aussi une agence centrale pour l'histoire militaire et l'éducation a pour mission la formation des soldats et pour

première tâche la recherche et la publication des travaux réalisés, mais les archives militaires ne dépendent pas de ce centre de recherche. 40 historiens en font partie. Ce sont majoritairement des officiers, mais il y a aussi des civils.

- *De quelle liberté disposent les chercheurs ?*

Le cadre des recherches est fixé pour 10 ans : le colonel Elhert, chef de l'Institut, indique les *axes* qui déterminent les projets. Théoriquement, tout sujet peut être imposé, mais en fait il est tenu compte des compétences. Quand un projet est choisi, la liberté d'approche est totale et garantie par la Loi fondamentale.

- *Comment l'histoire militaire est-elle définie ?*

Depuis 1990, elle est très ouverte : à la critique de la Wehrmacht, à l'histoire sociale, culturelle, politique, à la comparaison avec les situations dans d'autres pays. Le MGFA publie beaucoup, la revue *Militär-geschichtliche Zeitschrift* régulièrement et les travaux de chaque section, chaque ouvrage est accompagné d'une présentation qui le légitime. Le modèle est l'Université Humboldt qui faisait et fait le lien entre la recherche et la formation. L'idée est de considérer le soldat en tant que citoyen, c'est pourquoi sa formation historique est importante. Des livres de poche sont publiés sur les pays où sont déployés des soldats allemands pour une meilleure connaissance de la région où ils opèrent ainsi que des catalogues d'exposition comme celui de l'exposition itinérante sur la résistance militaire pendant la Seconde Guerre mondiale qui répondait à celle de Hambourg sur les crimes de la Wehrmacht.

Après cet exposé et les réponses aux questions, nous visitons rapidement le parc et la bibliothèque très fournie.

Après la visite du MGFA, nous avons fait une pause déjeuner à la *Meierei*, magnifique et pittoresque auberge (et également brasserie) située au bord du lac Jungfernsee.

Cecilienhof

L'après-midi a commencé par la visite du château de Cecilienhof à Potsdam, où s'est déroulée la conférence de Potsdam du 17 juillet au 2 août 1945, entre H. Truman, W. Churchill, bientôt remplacé par Attlee, et J. Staline, et où ont été signés les accords de Potsdam. Ce château fut construit pendant la Première Guerre mondiale entre 1914 et 1917 pour le prince héritier et son épouse Cécile, qui a donné son nom au château. Cet édifice a été construit en s'inspirant du style d'un ancien manoir anglais de style tudorien.



Une visite guidée nous a permis de découvrir plusieurs salles et plusieurs bureaux, affectés aux trois délégations, dont la célèbre salle où eut lieu la conférence et où furent signés les accords réglant le sort de l'Allemagne, dont la capitulation était déjà effective depuis le 8 mai 1945. Il a été décidé à cette conférence, en premier lieu, d'appliquer le principe des quatre D (dénazification, démilitarisation, désarmement et démocratisation).

En conclusion de ce passage à Cecilienhof, on peut citer la petite anecdote qui rappelle que Staline avait fait tailler un buisson de géraniums rouge en forme d'étoile (symbole communiste) sur le passage qu'empruntait Churchill pour pénétrer dans le manoir.

Le Zentrum für Zeithistorische Forschung (ZZF) de Potsdam

Nous avons ensuite visité le Centre de Recherche sur l'Histoire du Temps Présent de Potsdam (*Zentrum Fur Zeithistorische Forschung Potsdam*). Institut indépendant et interdisciplinaire de recherche créé en 1996, il regroupe 51 chercheurs allemands, mais aussi étrangers (une chercheuse polonaise travaille en ce moment à l'Institut). Ce laboratoire d'étude structure ses recherches en quatre départements :

- Le premier département : étude de la société communiste.

- Le second département : la rupture économique.
- Le troisième département : les mutations du politique, droit, normes et sémantique (la représentation politique, l'histoire du discours, l'histoire conceptuelle, la lutte des classes....)
- Le quatrième département : régions et métropoles (une histoire des régions allemandes, les méthodes et théories pour comprendre l'Allemagne).

Le Centre collabore également avec les universités de la région de Berlin et de Brandebourg de façons diverses. Il contribue à l'enseignement, à la formation de doctorants et à l'organisation conjointe de colloques et de séminaires scientifiques.

En outre, le Centre a un programme international de chercheurs invités et coopère étroitement avec des universités et des centres de recherche à l'intérieur du pays et à l'étranger. Il est également chargé de la coordination des tâches des musées et des lieux commémoratifs.



L'une des spécialités du ZZF, contrairement au centre de recherche de Munich qui par tradition s'est davantage consacré à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale et au III^e Reich - mais pas exclusivement - est l'étude de l'histoire de l'Allemagne après 1945, et en l'occurrence de l'histoire intégrée des deux Allemagnes (il est d'ailleurs très connu en France pour ses travaux sur ce sujet).

Un débat a suivi cette conférence. Il a permis de comparer notamment les expériences universitaires du côté allemand et du côté français.

Ce centre dispose d'une bibliothèque moderne aux étagères bien remplies et qui de surcroît est bien équipée d'un point de vue informatique. L'histoire de l'Allemagne divisée et de l'Europe entre 1945 et 1990 constitue le cœur de la collection de cette bibliothèque.

Le mémorial de Grunewald - Quai 17

En fin de journée, nous avons visité le Mémorial de Grunewald (Quai 17). Un mur de béton incrusté de silhouettes représentant les victimes du nazisme, et une stèle au bord de la route en hommage aux 50 000 Juifs berlinois, déportés entre octobre 1941 et février 1945, annonce le monument. Ce lieu de mémoire est caractérisé par les vestiges d'un quai désaffecté de la gare toujours en fonctionnement de Grunewald et se présente sous la forme d'une ligne de chemin de fer encadrée de chaque côté de la voie par des plaques en fer commémorant le nombre et la destination des Juifs berlinois déportés vers les ghettos et camps de concentration et d'extermination.



Le mémorial soviétique de Tiergarten

De retour à Tiergarten, nous visitons le mémorial aux morts soviétiques de Tiergarten. La construction du premier mémorial aux morts soviétiques à Berlin (*Sowjetisches Ehrenmal in Tiergarten*) débuta dès la fin de la guerre et se termina le 11 novembre 1945, date à laquelle il fut inauguré à la suite d'un défilé des troupes alliées d'occupation. Situé sur la rue du 17 juin 1953, le mémorial se trouve entre la porte de Brandebourg et la colonne de la Victoire.



On entre sur le site par un escalier entouré de deux chars T 34, dont on dit qu'ils furent les premiers à pénétrer à Berlin. Dominé par une statue en bronze du soldat soviétique victorieux dominant Berlin (et érigée par les sculpteurs Vladimir

Tsigal et Lev Kerbel), le mémorial fut conçu par l'architecte Mikhaïl Gorvits. Derrière la statue, au cœur d'un jardin paysager, se situe le dernier lieu de repos de plus de 2500 soldats soviétiques tombés lors de la dernière grande bataille européenne de la Seconde Guerre mondiale.

De larges inscriptions dorées en cyrillique situées sur de hautes colonnes de marbre entourant la statue leur rendent hommage. S'y lit l'inscription suivante : « Gloire éternelle aux héros qui sont tombés dans la bataille contre les occupants fascistes allemands pour la liberté et l'indépendance de l'Union soviétique ».

Ce même texte est présent en anglais à gauche des colonnes, le mémorial étant situé en zone d'occupation occidentale. En effet, Staline avait voulu la construction de ce mémorial à l'emplacement exact du carrefour coupant les axes Est-Ouest et Nord-Sud du nouveau Berlin (Germania) imaginé par Speer et Hitler. À proximité du Reichstag et de la Porte de Brandebourg, le mémorial devait rappeler à quiconque passant au cœur de Berlin le sacrifice des soldats soviétiques.

Le quartier de la boucle de la Spree, emblème de la nouvelle démocratie allemande

Poursuivant à pied, nous arrivons devant l'ancien bâtiment du Reichstag qui héberge aujourd'hui le *Bundestag* et arpentons la boucle de la Spree. C'est un quartier presque entièrement neuf, à l'exception du bâtiment construit par Friedrich Hitzig en 1870, représentation diplomatique de la Suisse depuis 1919 (un nouveau bâtiment lui a été adjoint en 2000).



Devant le Reichstag – siège du Bundestag s'étend la **place de la République** (*Platz der Republik*), immense pelouse qui a vu la célébration de l'Unité allemande le 3 octobre 1990. Les bâtiments contemporains qui entourent le *Reichstag / Bundestag* utilisent très largement le verre, afin de matérialiser la transparence politique des

institutions politiques de l'Allemagne fédérale. Face au Reichstag, on voit la chancellerie (*Bundeskanzleramt*) conçue entre 1997 et 2001 par les architectes Axel Schultes et Charlotte Frank. À droite, on voit le **bâtiment Paul Löbe** (construit en 1997-2001 par Stephan Braunfels) destiné aux commissions du Bundestag et aux bureaux d'une partie des députés (Paul-Löbe-Haus). On remarque ici que si la rénovation du Reichstag a été confiée à un architecte anglais, Norman Foster, ce sont majoritairement des architectes allemands qui ont mené les travaux dans le reste de ce quartier.

Der deutsche Bundestag im Reichstagsgebäude est depuis la Réunification le cœur de la démocratie allemande. Le bâtiment, conçu à l'origine par l'architecte Paul Wallot, fut inauguré le 5 décembre 1894, au terme de 10 ans de construction. C'est par une fenêtre du Reichstag que Philipp Scheidemann, du SPD, proclama la République le 9 novembre 1918. Le 27 février 1933, après la prise du pouvoir par Adolf Hitler, l'incendie du Reichstag devint le symbole de la fin de la démocratie parlementaire en Allemagne. En mai 1945, le drapeau rouge de l'armée soviétique flottait au sommet du bâtiment, symbole de la victoire sur l'Allemagne nationale-socialiste. La photo de ce soldat russe portant le drapeau rouge, mise en scène après-coup, a fait le tour de monde. Plus de 350 000 Berlinoises se réunirent devant le Reichstag pendant le blocus de la ville le 9 septembre 1948 ; le bâtiment alors très endommagé (suites de l'incendie de 1933 et de la bataille de Berlin de 1945) servit de décor à l'appel du maire, Ernst Reuter, lancé au reste du monde pour sauver Berlin. À partir du 13 août 1961, le Mur de Berlin passait tout à côté du Reichstag, qui lui se trouvait à l'Ouest. Le bâtiment fut toutefois reconstruit et accueillit à partir de 1973 des expositions et des réunions.

Le 4 octobre 1990 se tint dans le Reichstag la première séance du premier Bundestag de l'Allemagne réunifiée.

En juin 1991, le Bundestag décida à Bonn, par 338 voix contre 320, de rétablir son siège dans le bâtiment du Reichstag à Berlin. C'est alors que l'architecte Norman Foster fut chargé après concours de la transformation du bâtiment. En mai 1995 est



décidée la construction d'une coupole de verre moderne et accessible aux visiteurs. Le 6 septembre 1999 eut lieu la première séance du Bundestag à Berlin. Le bâtiment a été sauvé de la destruction grâce au fait que les nazis n'y ont jamais siégé. Le Parlement allemand est aujourd'hui visité annuellement par environ trois millions de personnes. Avec sa coupole aérienne et lumineuse qui fait contrepoids à l'imposant bâtiment historique, ses installations modernes permettant notamment de limiter la consommation énergétique du bâtiment, le Reichstag est aujourd'hui un symbole de la nouvelle République d'Allemagne avec son fronton conservé « *Dem deutschen Volke* ».



Quand on rejoint la Spree à droite du Reichstag, on trouve dans la boucle de la Spree un **mémorial aux victimes du Mur de Berlin**, matérialisé par quelques croix blanches. Elles sont une marque visible qui rappelle que le Mur passait précisément à cet endroit. De l'autre côté du fleuve, on trouve la **Maison Marie-Elisabeth-Lüders** qui accueille la bibliothèque, les archives, la documentation de presse et les services des études et de la documentation du Parlement. S'y trouve un tronçon du mur (*Hinterlandmauer*), ce qui en fait donc aussi un lieu de mémoire du Mur. En face, on peut voir le « parlement des arbres » (*Gedenkort Parlament der Bäume*) qui est un lieu à la mémoire des victimes du Mur de Berlin, né de l'inspiration de l'artiste Ben Wargin, qui a conçu cette installation en 1990 sur le tracé de l'ancienne frontière. L'ensemble, qui comprend des arbres, des pierres commémoratives, des images, des textes ainsi que différents vestiges et témoignages du dispositif frontalier, a été réalisé par un collectif d'artistes. Les noms de 258 victimes du Mur sont inscrits sur des plaques de



granit (on a vu déjà la difficulté de chiffrer le nombre de victimes).

Le 10 juin

Prison de la Stasi, la Hohenschönhausen

Cette ancienne prison de la Stasi au Nord-Est de Berlin fut d'abord une grande cantine pour les habitants du quartier durant les derniers mois de la Seconde Guerre mondiale. Les Soviétiques l'ont transformée rapidement en un camp spécial d'internement pour les nazis arrêtés par les forces d'occupation. L'un des plus célèbres d'entre eux fut Heinrich George, acteur du cinéma nazi.



En octobre 1946, est installé au sous-sol un réseau de cellules pour prisonniers politiques (anticommunistes, ex-nazis...). On y enferme également des membres du KPD, accusés de titisme. Le lieu composé de bâtiments en brique nous a étonné, vu

de l'extérieur, par sa banalité rendant sa fonction inconnue durant de nombreuses années.

Après la création de la RDA en 1949, la Stasi prend en main le lieu et le transforme en 1961, construisant un nouveau bâtiment qui sera utilisé jusqu'en 1989. Hohenschönhausen devient l'une des 17 prisons de l'État (pour les quatorze districts de RDA auxquels s'ajoutent trois centres d'incarcération à Berlin). Des centaines d'opposants y ont été enfermés. Ainsi, tout le quartier était considéré comme zone interdite, les immeubles environnants étant occupés par le personnel de la prison et par des membres de la Stasi.

La visite guidée par un ancien détenu (Peter Rüegg) permet à la fois de passer par les anciens sous-sols utilisés durant l'immédiat après-guerre par les Soviétiques (y compris les salles de torture) et par le bâtiment construit par la Stasi. Les bureaux

de l'administration comme les cellules sont restés en l'état. Couplant témoignage personnel et histoire du lieu, cette visite permet de saisir l'élaboration du système répressif de la RDA, et le cheminement du prisonnier, de l'accusation à l'incarcération, en passant par les traitements psychologiques.

Peter Rüegg fut en effet arrêté en 1959, alors qu'il faisait partie des volontaires de l'armée de RDA. Condamné à 7 ans de prison pour « apologie du fascisme » (il est accusé d'avoir comparé l'organisation de l'armée de RDA à celle de la Wehrmacht), il fut incarcéré six mois ici puis douze mois à Potsdam et le reste dans deux autres prisons. Il nous a notamment expliqué que, malgré le fait qu'il était Berlinois, le lieu lui était totalement étranger ce qui ajouta à sa désorientation et au sentiment d'oppression. Le dernier détenu fut Milke le chef de la Stasi arrêté en 1990. En 1994, Hohenschönhausen a été transformé en mémorial.

Mémorial de la Bernauerstrasse

Après avoir visité l'ancienne prison de la Stasi de Hohenschönhausen en compagnie d'un ancien détenu, nous nous rendons, en tramway puis en métro, Bernauerstraße, au mémorial du mur de Berlin (*Gedenkstätte Berliner Mauer*). Nous sommes accueillis par Benoît Cazenave, professeur français en poste depuis plusieurs années à Berlin, qui assure une visite guidée en français de ce lieu mémoriel.

Les premières années de la RDA se déroulent dans un climat général et politique assez difficile (est rappelée par exemple l'obligation dès 1948 d'apprendre le russe). Pour des raisons économiques aussi, beaucoup de gens s'enfuient de l'Est dans les années 1950. Ainsi, avec des motivations politiques, économiques et sociales, entre 50 000 et 150 000 personnes passent chaque année à l'Ouest. De 1949 à 1989, on estime à plus de 4 millions les passages en RFA. Ceux qui partent sont surtout des jeunes et des intellectuels, professions libérales, etc. Ces fuites constituent un véritable problème pour les autorités de la RDA. La frontière établie en 1952 entre la RDA et la RFA a déjà fait 20 morts en 1953 (les soldats de l'Est sont contraints de tirer sous peine de sanctions). Pour contourner la frontière et réussir à passer à l'Ouest, d'autres systèmes se mettent en place, dont le plus sûr est de venir à Berlin pour y

passer d'Est en Ouest. La question d'un mur coupant Berlin en deux zones était à l'étude depuis longtemps en RDA, mais en 1961, la situation semble favorable plutôt aux Soviétiques (du fait notamment du succès du voyage dans l'espace) et la construction du Mur, pour des raisons aussi bien politiques que démographiques, commence à 23h30 le 12 août 1961. Cette nuit-là, des milliers d'Allemands s'enfuient de RDA pour entrer en RFA. Les travaux du Mur auront lieu pendant plusieurs mois la nuit (23h30-6h), les week-ends et en août. Les Alliés n'interviennent pas, de crainte d'une nouvelle guerre en Europe. Tout de suite, les soldats qui gardent le mur reçoivent la permission de tirer. Long de 162 km, le mur est construit différemment selon les endroits, utilisant parfois les murs déjà existant, du béton armé, des barbelés ou encore des façades d'immeubles (dont les portes notamment sont obstruées). Les règles de sécurité autour du Mur évolueront au fil de la construction (mais les mitraillettes automatiques ne seront pas utilisées) et une manipulation de la population se mettra vite en place. Le Mur est sur le sol est-allemand (des soldats passeront de l'autre côté, notamment pour nettoyer parfois une œuvre d'art dérangeante).



La Bernauerstraße symbolise la séparation de Berlin entre l'Est et l'Ouest avec d'une part 4 morts dans les 6 premiers mois d'existence du mur qui la longe et d'autre part, l'évacuation d'une grande partie des habitants de cette rue, sans compter une église évangéliste rasée en 1985. C'est pour ces raisons que se trouve ici

aujourd'hui ce lieu de mémoire. Le mémorial sera achevé en 2011 et sera alors le plus grand d'Allemagne. Il a été décidé de rappeler l'architecture du Mur sans le reconstruire, avec des piquets de fer qui symbolisent le béton armé utilisé pour le mur. Néanmoins un tronçon du Mur est ici préservé et l'architecte allemand Sven Kohlhoff a mis en scène autour de ce morceau original un rappel des conditions de l'époque du Mur. Tout le site de la Bernauerstraße appartient à l'Église protestante.

Le Mur aurait fait environ 160 victimes (chiffre difficile à établir scientifiquement). On estime à 2 500 le nombre de soldats passés à l'Ouest. Quand le Mur tombe le 9 novembre 1989, on cherche à qui appartiennent les terrains sur lesquels le mur a été construit. Il reste aujourd'hui le chemin de ronde des soldats de la RDA, d'environ 160 km, qui demeure inconstructible. En allemand, Mauer signifie aussi bien mur que muraille. Le mur de Berlin est en fait une série de plusieurs obstacles successifs. Ainsi trouvait-on Bernauerstraße à l'endroit du mémorial un premier contrôle 500 mètres avant le Mur, puis un deuxième à l'entrée du cimetière évangéliste au fond duquel il y a un grillage, puis le premier mur, derrière lequel se trouve un *no man's land* avec des barbelés puis le second mur de 4m20. Les tentatives d'évasion ont été nombreuses et variées. Beaucoup ont échoué par méconnaissance des obstacles précités. Certains ont essayé de construire des tunnels, mais cette question sera résolue par la RDA dès 1964 par la construction de son propre tunnel parallèle au Mur et sur lequel butteront donc fatalement tous les tunnels d'évasion. Il y aura même un détournement d'avion. Sans parler de tous ceux qui se jetteront de la fenêtre d'un immeuble proche du Mur... Par ailleurs, se pose la question de la définition d'une victime du Mur de Berlin : personnes mortes en tentant de passer ou aussi personnes mortes sans même savoir qu'elles avaient passé le Mur (exemple d'un couple qui canotait sur la Spree : sur ce site, le tracé du mur prêtait à confusion ; la frontière politique entre Berlin-Est et Berlin-Ouest suivait la berge sud de la Spree, du côté du Reichstag, alors que le mur de séparation physique avait été installé par les autorités de RDA de l'autre côté de la Spree, c'est-à-dire sur la rive nord). Il y a eu aussi des suicides « avec » le Mur, par exemple en se jetant dessus en voiture. On peut aussi considérer qu'il y a finalement eu assez peu de morts à cause du mur et qu'il a été donc plutôt efficace.

Au fil des années, la RDA vendra des passages à l'Ouest (très cher). La charte des Droits de l'Homme, signée par la RDA en 1975, lui pose aussi problème, en particulier son article sur le droit à vivre où chacun le souhaite. Mais il faut signaler aussi 600 000 émigrants de l'Ouest vers l'Est (dont les parents d'Angela Merkel, l'actuelle chancelière de l'Allemagne). La propagande s'est poursuivie de part et d'autre du Mur.



Depuis la chute du Mur et la Réunification, la Bernauerstraße est (re)devenue un lieu d'habitation. Outre la réalisation de ce mémorial, on peut signaler aussi concernant le passé séparé de Berlin et de l'Allemagne l'interdiction de citer le nom d'un ancien de la Stasi s'il est devenu une personnalité en vue (mais un procès récent

vient de faire jurisprudence en sens contraire) et le fait que beaucoup d'anciens de la Stasi sont aujourd'hui dans la police allemande. Par ailleurs, il n'y a pas de distinction particulière pour ceux qui ont aidé des Allemands de l'Est à passer à l'Ouest.

Les musées de la Rosenthalerstraße et la « Maison manquante »

Depuis le musée du Mur nous arrivons à Rosenthalerstraße quartier animé avec des boutiques élégantes. Au sol, de petits pavés en bronze doré attirent notre attention ; chacun d'eux porte gravé le nom, la date de naissance et de mort d'un habitant de Berlin déporté. Au 39 de la rue, dans une série de cours (Höfe) typiques, nous découvrons 3 petits musées : le premier dédié au citoyen héros Otto Weidt est administré par la Fondation du Mémorial de la Résistance allemande et a été développé à partir d'un projet d'étudiant. Durant la Seconde Guerre mondiale, un fabricant malvoyant de balais et de brosses, employa de nombreux Juifs dans cet atelier conservé en l'état ou presque avec les machines et quelques brosses et balais. Alors que les tensions s'accroissaient dans le pays, Weidt entreprit de protéger ses

employés majoritairement aveugles et sourds des persécutions et de la déportation, soudoyant la Gestapo, falsifiant des documents et, de temps à autre, cachant une famille derrière une armoire à double-fond dans une pièce de son magasin. L'histoire de Weidt est racontée à travers des photos d'archive et des interviews de certains de ceux qu'il sauva. Dans ce même *Hof* se trouvent également le Centre Anne Frank et le Centre de la Fondation du Mémorial des Héros silencieux. Ce mémorial, ouvert en 2008, commémore les Allemands qui aidèrent les Juifs durant le national-socialisme. En cliquant sur les noms affichés sur les ordinateurs installés dans les salles de ce petit mémorial, on peut retracer le chemin parcouru et les aides rencontrées par les Juifs chez les Allemands ayant pris le risque de les aider à échapper à leur assassinat par les nazis. Ces lieux, comme les lieux de mémoire visités dans ce voyage à Berlin, sont émouvants, chacun à leur manière, ici modeste et quotidienne.

Puis, tout près, dans la Grosse Hamburger Straße, au milieu des façades de la rue, après avoir passé un petit portail, il y a un trou, un vide, une maison qui manque. Sur le mur de la maison mitoyenne, le nom des familles disparues avec l'appartement qu'elles occupaient. La maison manquante, de Christian Boltanski, est peut-être un autre travail du deuil et de la commémoration ; cette installation d'octobre 1990, à Berlin, dans l'ancien quartier juif, a été montée en toute hâte pour marquer la réunification des deux Allemagnes. Les organisateurs avaient demandé aux artistes invités de réagir à la chute historique du mur de Berlin. Christian Boltanski trouva un complexe immobilier situé dans la partie Est de la ville, dont la section médiane, détruite durant la Seconde Guerre mondiale, n'avait jamais été reconstruite. Il demanda à des étudiants d'une école d'art allemande de l'aider à réaliser ce qu'il a intitulé la Maison manquante. Selon ses instructions, ils



identifièrent plusieurs des anciens occupants du bâtiment détruit. Chaque occupant fut représenté par une plaque indiquant son nom, son métier ainsi que la date de sa mort ; les plaques furent ensuite fixées sur les deux murs mitoyens des maisons voisines intactes, au plus près de là où se tenaient leurs anciens appartements.

Les renseignements obtenus par une équipe de recherche sur les anciens habitants disparus avaient été disposés dans des petites tables vitrines dans la partie Ouest de la ville. Elles ont été vandalisées et ne sont plus visibles aujourd'hui. Quant à la Maison manquante, elle a perdu le panneau qui expliquait l'originalité de l'entreprise. Le visiteur n'a plus de commentaires à sa disposition, il ne voit plus que des plaques avec le nom des anciens habitants, leur profession et la date de leur « départ », presque toujours « 1942 ». À elle seule, cette date est parlante. Elle permet en outre cette confrontation solitaire avec le passé, la méditation, non pas la communication, mais la transmission, par la mise en visibilité de l'absence et du manque.

Le 11 juin (matinée et début d'après-midi)

Le musée germano-russe de Karlshorst

Ce bâtiment est très important puisque la signature de la capitulation allemande s'y déroula dans la nuit du 8 au 9 mai 1945. Ce lieu était à l'origine une école militaire construite entre 1936 et 1938 ; pendant la bataille de Berlin, à la fin d'avril 1945, la cinquième armée soviétique s'y installa. Il fut aussi le siège du gouvernement militaire soviétique en Allemagne occupée. Il est maintenant reconverti en musée germano-russe.



Ce musée se présente sous la forme d'un bâtiment à colonnes d'inspiration prussienne avec un parc dans lequel sont stationnés plusieurs canons et chars russes, dont le fameux T-34.

À partir de 1967 et jusqu'à 1994, le musée exposa la guerre allemande contre l'URSS et plus particulièrement la Bataille de Berlin et la capitulation. En 1995 fut installée la présentation actuelle ; elle a été conçue conjointement par des historiens russes et allemands et a renouvelé la muséographie ; la guide évoque l'influence des recherches muséologiques du musée de Péronne pour la guerre de 1914-1918.

Pourtant, les nouveaux concepteurs n'ont pas voulu balayer le passé du musée : des réalisations faites pour l'exposition de 1967 ont été conservées et sont mises en valeur. C'est le cas notamment d'un vitrail installé dans la montée de l'escalier qui avait reproduit la monumentale sculpture du mémorial soviétique du parc de Treptow : un soldat soviétique portant un enfant allemand sur son bras gauche tout en brisant la croix gammée avec une épée qu'il tenait dans sa main droite tel saint Georges, la technique du vitrail a permis d'adjoindre un cadre et surtout une énorme étoile rouge qui encadre la tête du soldat et contribue à la sanctification du soldat-héros

illustrant le rôle des Soviétiques dans les combats berlinois. De part et d'autre du héros sont représentés les bâtiments symboliques de Berlin Est et de Moscou, reflet de l'amitié entre la RDA et l'URSS. Un autre point fort de l'exposition de 1967 est mis en valeur, avec le diorama représentant la prise du Reichstag par les troupes soviétiques et réalisé par un artiste moscovite ; l'œuvre est une peinture d'histoire dans la lignée de celles réalisées au XIX^e siècle qui ajoute une note épique et quelque peu romantique à la tradition du réalisme socialisme. C'est l'action qui est représentée ici, le mouvement des soldats dans une composition triangulaire qui les dirige vers le sommet du triangle : la façade du Reichstag, mais les brumes disposées horizontalement dans toute la largeur du tableau constituent l'obstacle et rendent incertain le résultat. En avant de la peinture une maquette évoquant les destructions et les barrages à franchir, le tout dans les tonalités grises et brunes qui amorcent la base du diorama. Ces œuvres conservées sont très typiques de l'historiographie de la RDA qui voulait montrer l'URSS comme protectrice de l'Allemagne ; notre guide insiste sur le fait que le musée « d'avant » reflétait plus l'idéologie de l'Allemagne de l'Est que celle de l'URSS.

Les autres salles sont postérieures à 1995 et correspondent à la nouvelle muséologie. Même si nous n'avons pu en visiter qu'une partie, nous avons pu constater que l'on y retrouve des vitrines qui rappellent les salles rénovées des musées d'histoire plus proches de nous, Péronne bien sûr, mais aussi les salles de la Seconde Guerre mondiale du musée de l'Armée à Paris, récemment réinstallées, une muséologie qui s'appuie sur les nouvelles historiographies, au moins en partie, car il est probablement parfois difficile pour les conservateurs d'un musée d'intégrer immédiatement les plus récentes recherches historiques.

La guerre est là avec les armes, les uniformes, les cartes des opérations... mais il y a les origines de la guerre, le nazisme présenté par des affiches, la violence des combats avec des vidéos qui passent en boucle mais sans lieu ni date, l'idée a sans doute été de montrer cette « violence » et l'« horreur » de la guerre ainsi que ses conséquences sur les soldats et sur les civils ; les documents présentés mêlent les images présentées à la population allemande et celles qui ne l'ont pas été.

Dans ce musée germano-russe, les relations entre les deux futurs adversaires sont « mises en images » notamment la coopération militaire entre l'Allemagne de Weimar et l'URSS, puis la propagande antisoviétique dès le début du III^e Reich. Le pacte germano-soviétique est également présenté ainsi que Katyn. La bataille de Stalingrad y a évidemment une place importante. La photo retouchée du soldat soviétique brandissant son drapeau sur le haut du Reichstag également...

Des vitrines présentent la « vie quotidienne des soldats » avec les trousseaux médicaux, les instruments chirurgicaux... et des balles extraites des corps. Les camps sont aussi présents, avec quelques objets retrouvés dans le sol des camps de concentration et avec des listes de noms des camps, d'une partie des hommes et femmes qui s'y trouvaient (des postes informatiques installés dans la salle permettent au visiteur de faire des recherches).



C'est dans ce lieu que fut signée la capitulation de l'Allemagne, le 8 mai mais un peu après minuit (en réalité le 9). La salle a été conservée tout comme le bureau de Joukov, puisque ce bâtiment fut, après mai 1945, le siège de l'Administration militaire soviétique en Allemagne (SMAD). Un imprimé (en allemand, russe et anglais)

rappelle le déroulement des événements.

Le musée de Karlshorst présente un intérêt historique pour ses collections et comme lieu d'histoire, mais il met aussi en scène l'évolution des relations germano-russes après 1989 et le regard qu'ont ces deux États sur leur histoire récente et plus lointaine. Il est aussi l'un des exemples des musées et mémoriaux édifiés par les Allemands pour exposer leur histoire et la faire connaître à leurs concitoyens ainsi qu'aux visiteurs pour qu'elle ne soit pas oubliée et qu'elle serve à l'avenir. L'exposition sur le nazisme, la guerre, la période de la RDA et leurs « horreurs » a un but pédagogique et est également une justification du système démocratique de l'Allemagne réunifiée.

Mémorial soviétique de Treptow

Situé au Sud-Est de Berlin, le mémorial du Treptower Park (*Sowjetisches Ehrenmal im Treptower Park*) est le plus grand des mémoriaux soviétiques berlinois commémorant la Seconde Guerre mondiale. Construit en 1949, il est situé, lui, en zone d'occupation soviétique. Conçu à la suite d'un concours lancé par l'Armée rouge, il est constitué d'une grande porte en granit entrouverte permettant le passage du public et ouvrant la perspective sur la haute statue en bronze qui domine le parc.



De part et d'autre de cette porte est inscrite l'inscription suivante : « Gloire éternelle aux héros qui sont tombés pour la liberté et l'indépendance de l'Union Soviétique ».

Deux rangées de huit sarcophages, représentant les seize républiques composant l'URSS, et réalisées à partir du marbre de la Nouvelle Chancellerie du Reich d'Hitler sont ornées de fresques rappelant les grandes batailles, la participation de l'ensemble du peuple soviétique et l'engagement de Staline, dont on retrouve des extraits de discours.

Ces sarcophages mènent à la statue d'un soldat soviétique tenant un enfant allemand dans ses bras et brisant avec son épée une croix gammée. Cette statue, réalisée par le sculpteur Wutschetitsch, comporte en sa base une coupole ornée de mosaïques.

La perspective apparaît volontairement monumentale, la statue dominant un parc de 10 hectares. Le Treptower Ehrenmal fut le lieu des cérémonies officielles aux morts, l'ensemble étant également la sépulture de 4 800 soldats soviétiques tombés lors de la

bataille de Berlin. C'est en ce lieu que se tinrent les cérémonies de départ des troupes soviétiques en 1994, après la Réunification.

Le Bendler Block : Gedenkstätte Deutscher Widerstand /

Mémorial de la résistance allemande

Notre dernière visite nous mène au Bendlerblock, situé aujourd'hui Stauffenbergstraße (ex-Bendlerstraße, rebaptisée en 1955), ensemble de bâtiments historiques de Berlin conçu au XIX^e siècle par Johann Christoph Bendler, architecte de la ville. À vocation militaire depuis l'origine, ce bâtiment abrita l'état-major de l'armée de terre pendant le III^e Reich. C'est en ce lieu que le 3 février 1933 Hitler prononça son discours sur « l'espace vital à l'Est ». Mais c'est aussi dans ce lieu que fut pensée et préparée la tentative de coup d'État du 20 juillet 1944, visant à renverser le régime nazi. Cette tentative échoua. Les conjurés furent arrêtés dans les heures et les jours qui suivirent. Dans la nuit du 20 au 21 juillet, le comte Klaus Schenk von Stauffenberg, figure de proue de la conjuration, fut fusillé avec trois autres conjurés



dans la cour du Bendlerblock. Après la défaite de l'Allemagne nationale-socialiste, ce bâtiment fut rénové, pour abriter des administrations. La cour d'honneur est inaugurée dans son état actuel en 1953 avec la statue d'un jeune homme réalisée par Richard Scheibe pour commémorer les victimes du 20 juillet. Dès 1967, ce lieu accueillit une exposition centrée sur la résistance au national-socialisme, particulièrement celle des milieux militaires. En 1989 est inaugurée l'exposition permanente illustrant et présentant dans le détail toute la dimension et la diversité des milieux (communistes, socialistes, chrétiens, intellectuels etc.) et des formes (cercle très étroit de la résistance active, opposition, formes plus « passives » du refus de se conformer au régime ; actions collectives et actions individuelles) de la résistance allemande au régime nazi, du

début des années 1930 à 1945. Plus de 5 000 photos et documents montrent les motifs, les actes et buts particuliers d'individus, de cercles, de groupes et d'organisations qui constituent la résistance allemande, aussi bien politique que militaire, intellectuelle, scientifique, fondée sur une conviction religieuse, libérale ou conservatrice, et aussi résistance au quotidien pendant la guerre, objecteurs de conscience ou déserteurs, et encore résistance des persécutés ou par l'aide aux persécutés.

Après la visite de la Gedenkstätte Deutscher Widerstand, le bus nous ramène, en passant par le quartier de Charlottenburg, à l'aéroport de Tegel d'où nous rejoignons Paris.

